

PIERRE
TESSIER



Notre possible

PIERRE
TESSIER

Notre possible

 Libre
Expression

Une fille. Non, une femme. Nathalie. Quarante-deux ans. Énergique fatiguée typique. Fonceuse, douteuse bien dissimulée. Solide, équilibrée. Pleure rarement, en cachette, pas plus de deux, trois fois l'an. En fait, des larmes au coin de l'œil, tout au plus. Toujours reprise par le tourbillon salvateur. Rien comme le chaos effréné pour fuir les interrogations désagréables.

Pas plus de trois kilos en plus sur son poids d'université. Comment fait-elle ? Elle a faim. Arrive à chaque repas affamée, pourtant se contrôle. Et elle court, au propre et au figuré. Son concept « Nathalie » ne lui permet rien de plus. Vive, présente, occupée, à l'écoute. Heureuse, globalement. Directrice des ressources humaines.

*

Un gars. Non, un homme. Paul. Quarante-cinq ans. L'assurance de l'âge moyen réussi. Poivre et sel. Planificateur. Solution à tout. Jamais pris au dépourvu. En y mettant l'effort constant. Bâisseur respecté, on aime l'avoir à sa table, que ce soit dans la salle de conférences, au restaurant ou dans un gala. L'insomnie, pas grave. Capable d'en prendre. Architecte.

S'évade parfois dans l'alcool. En fait, prend sa dose régulièrement. Rarement en échappe une. Amateur de

vins fins, suffit de savoir doser. En société, cela délie la langue, fluidifie le geste. En contrôle quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps.

NATHALIE AVANCE

Lors de cette fête d'anniversaire où nous nous étions rencontrés, l'atmosphère ne mettait pas à l'aise, la moitié des gens, en septembre, ne se connaissant pas. C'était chez des amis d'université, sur le Plateau pas encore devenu inaccessible. Un petit appart au troisième, musique funky, surtout des bières, quelques joints. Un de ces logements tout en longueur avec les pièces ceinturées de boiseries de chaque côté d'un long corridor. Nous, les filles aux études supérieures, commençons à comprendre qu'avec nos diplômes, notre bagou décomplexé et un sourire frondeur, personne ne nous intimiderait. Clairement une dynamique différente de celle vécue par nos mères. Nous étions, oui, supérieures à d'autres, et à bien des gars. Malgré tout, j'aimais garder une certaine distance au premier abord, voir venir. Quand ce Paul avait amorcé la conversation, mon attention lui avait été entièrement acquise. Pas un deux de pique. Beau, sans en faire tout un plat, préférant parler vrai. On avait couché ensemble. Parce que je l'avais bien voulu, il avait saisi cela. Ça avait valu le coup. Un prince, ce garçon. La dynamique donnant-donnant déjà comprise, sans timidité à recevoir son plaisir et généreux dans ses attentions.

Le lendemain, je l'avais appelé. Prendre les devants, ma nature. Aussi bien qu'il s'habitue. Pas pour moi, ce cabotinage enfantin d'attendre, d'espérer, de ne pas se montrer trop empressée. Mes amies étaient renversées par cette attitude. « C'est pas comme ça qu'il faut faire. L'homme qui ne court pas un peu risque de devenir convenu bien trop rapidement. Il faut l'éduquer. Exercer son contrôle. Comme une reine. »

Pas moi, pas ma définition de reine. Méthodique, je l'étais dans ma tête, dans la vie. Il n'y aurait pas de jeux de pouvoir avec mon homme. C'est à cette nuit-là que je pensais encore, des années plus tard, en l'observant lancer un frisbee à nos enfants, sans jamais se fatiguer, sur une plage des Caraïbes. Mon instinct ne m'avait pas trompée.

*

Quand nous avons fait connaissance, il revenait d'un périple solitaire en Asie. Deux longs mois après son retour, il était encore isolé, ne sortant que pour travailler et mener machinalement à terme ses travaux de maîtrise. Il me confia qu'il était habituellement de nature sociable, mais qu'il fonctionnait alors comme un robot, relent du traumatisme vécu. Il tournait difficilement la page, peinait encore à effacer les images de dévastation du tsunami de décembre 2004. Deux cent vingt-cinq mille morts, effacés par des déferlantes causées par un mouvement de plaques tectoniques. Compter les morts, une nécessité indiscutable, mais si injuste pour chacun d'entre eux. Les frères, les mères de tous ceux-là versent les mêmes larmes. Qui vaut quoi? La peine ne se dissout pas dans l'océan.

J'avais insisté, à notre deuxième rencontre, pour qu'il décrive précisément ce qu'il avait vu, sentant d'emblée l'importance que cela aurait sur toute sa vie. Je m'étais fait une mission de l'aider à débrider la plaie, même si l'on se connaissait à peine. Il avait articulé quelques phrases qui avaient déraillé immédiatement en longs sanglots. Je l'avais enlacé fermement. Il avait tenté de faire croire que le tiroir serait ensuite refermé, reconnaissant mais un peu embarrassé. Cette étreinte nous avait marqués. Entière, ouverte, impressionnante. L'image d'un port d'attache.

*

La cour méthodique que Paul m'avait faite avait été tout aussi directe. Il semblait doser l'assurance, puis la tendresse sensible. Étudiant chaque regard et mimique, à l'affût d'informations qui formeraient un piège imparable. Je m'étais laissée capturer sans aucune résistance. Je crois qu'il feignait la désorganisation, la spontanéité. Il se disait très heureux quand j'acceptais un prochain rendez-vous, mais il avait déjà mentalement tout préparé. Du cours de yoga au souper en haut d'une tour. Du pique-nique à vélo aux billets de spectacle achetés à la dernière minute d'un revendeur. Quand j'avais demandé de l'espace dans un tiroir, il ne s'était rendu compte de rien. Mon plan à moi avait fonctionné tout aussi parfaitement.

Course aveuglée vers le soleil, l'ivresse du frisson dans la colonne. Les battements de cœur incontrôlables, l'œil rempli d'étincelles, la stupeur du « mais qui est donc cette personne ? ». Le beau risque, la remise en question. Plongera, plongera pas. Finalement, se poser en territoire à conquérir, avec une mission bien précise. Gagner l'autre. Ce qui fut fait.

*

Physiquement, Paul en imposait maintenant. Six pieds, en Amérique, cela résonnait bien plus qu'un mètre quatre-vingt-trois. Une bonne carrure, encore tous ses cheveux. Bien que poivre et sel, il aimait garder sa chevelure longue, ce qui donnait à l'ensemble un petit laisser-aller à contre-courant du reste du personnage. Selon les saisons, les vacances, les humeurs, il arborait une courte barbe, ou pas. Sur lui, les vêtements semblaient fiers d'être portés. Je voyais bien des femmes le détailler de la tête aux pieds, mais il émanait de sa personne une aura d'inaccessibilité pour la plupart d'entre elles. Qu'il s'empresait d'évacuer quand l'occasion s'y prêtait, car il aimait

l'attention. La rançon d'être en couple avec une belle bête.

*

Une seule fois avons-nous joué le jeu des photos de studio. Un forfait nous avait été offert par mes collègues à la naissance de Marco, notre deuxième enfant. À son premier anniversaire, nous nous étions soumis, non sans amusement, au rituel des images léchées qu'un photographe professionnel peut produire. Tous les quatre vêtus en blanc, nous avons posé naturellement dans un parc près de la maison ; résultat digne d'une campagne de pub, une famille d'allure parfaite. Plus besoin de professionnel par la suite. Avant les Fêtes, en vacances, les images qui nous rassemblaient montraient un bonheur évident, d'un esthétisme à envier. Sans doute parce que nous devions l'être, heureux, en amour, en harmonie.

*

Quand, plus ou moins consciemment, je trouvais ma journée insuffisamment remplie, en manque d'accomplissement, une force me poussait à enfiler mes espadrilles pour un cinq kilomètres. J'aimais encore mieux le faire dès le matin. La douche subséquente me permettait de me relaxer complètement. De belles longues minutes sous le jet d'eau chaude, juste pour moi. Les endorphines parfumaient ensuite ma journée de la sensation d'avoir déjà fait quelque chose, d'être quelqu'un. Rien ne pourrait me résister.

PAUL, PÈRE

C'était presque trop stoïquement que mon petit Marco avait réagi, au début de l'été, lors de l'accident devant la maison. Il avait figé, sans mots, sans expression, allant se

réfugier au sous-sol, sans pleurer. Nat et moi, sous le choc, avions réagi à retardement. Peu bavard d'habitude, des jours passèrent avant qu'il fasse une phrase complète.

Ces fils à papa prétentieux qui roulent à toute vitesse dans leur quartier cossu. Ils fréquentent les meilleures écoles privées. Papa maman possèdent chacun une voiture de luxe. Famille riche, le monde leur appartient donc, bien que tout ce qu'ils ont accompli jusque-là n'a été que de suivre leur cohorte dorée. Ces ados, imprégnés de la suffisance du succès ambiant, se voient déjà maîtres de l'univers quand ils prennent le volant de la BMW. Évoluant dans leur bulle privilégiée, proprement incapables d'attendre de sortir du quartier résidentiel où se baladent poussettes et tricycles avant d'accélérer périlleusement.

J'avais eu une altercation épique avec l'un d'eux l'année précédente. Je m'attendais à ce que cela arrive un jour, tellement ces blancs-becs me mettaient en colère. Exactement comme mon héros littéraire, Garp, du fabuleux roman de John Irving, je rageais en les voyant rouler ainsi. Un samedi après-midi, c'en fut trop, j'avais sauté ma coche. Lançant râteau et sécateur, j'étais parti en cavale pour rattraper un de ces jeunes idiots. Deux pâtés de maisons plus loin, la voiture de luxe avait dû s'arrêter pour un camion qui reculait. Une engueulade inquiétante à sens unique. Le chauffeur du camion, qui n'avait rien vu de l'origine du conflit, était sorti de son véhicule pour s'interposer avant que l'altercation ne devienne physique. Heureusement. Aucunement repentant, le garçon avait pris la poudre d'escampette sans demander son reste. Depuis ce temps, je restais sur mes gardes, un peu paranoïaque, tendant l'oreille chaque fois qu'un des miens sortait de la maison.

Mais ça n'avait pu sauver la petite Sophie. Comme cela arrivait, elle avait couru après une balle en jouant avec les enfants. On n'avait entendu que le bruit de freinage brutal. Elle était si légère que l'impact avait été presque silencieux.

Même chose quand son petit corps était retombé trois mètres plus loin. La moitié des portes de la rue s'étaient ouvertes simultanément. Pères, mères et gardiennes accouraient. Panique, puis soulagement quand on constata qu'il s'agissait de notre petite caniche mal nommée, et non d'un enfant, puis tristesse quand même.

*

Une maison familiale typique nous abritait. Il fallait accepter un certain désordre cyclique, sans quoi on n'aurait jamais pu relâcher un peu de vapeur. Mais périodiquement se faisait entendre une tirade de cris, à qui mieux mieux, au sujet des vêtements, céréales et autres télécommandes. Puis la pression diminuait quelque peu. Les protagonistes, interchangeable. Je pouvais gueuler après Marco pour le ballon au pied de l'escalier. Nathalie « éduquait » Catherine, honteuse, à propos de sa chambre qui était à l'encontre du reste de sa personnalité : vêtements d'école, de week-end, chaussures, écouteurs, livres, cahiers, feuilles, verres, lunettes, sur le plancher, le bureau, la commode, la chaise. Une tornade qu'on ne suspecterait jamais, la voyant si organisée à l'extérieur de son terrier. Mais elle aussi, à son tour, devenait furieuse quand son frère empruntait un maillot de foot sans demander. Et le classique de Marco, s'époumonant à travers la maison pour demander à sa mère où étaient ses protège-tibias, à la dernière minute le samedi matin, en panique avant sa partie.

*

Marco était du genre discret, faisant sa petite affaire et se réfugiant au sous-sol à la première occasion. Il n'avait pas la détermination de sa grande sœur à modeler le monde à sa vision. Un canot voguant simplement sur les tumultes

sans chavirer lui convenait parfaitement comme plan de vie. Il choisissait déjà à huit ans de s'esquiver discrètement quand une marmite quelconque commençait à chauffer. Une connexion Wi-Fi, des écouteurs, il s'échappait parfaitement dans un bonheur tranquille meublé de luttes intergalactiques. Les humains, il aimait bien, mais à doses mesurées. Sa tactique relationnelle pour avoir la paix, qui semblait fonctionner, était de causer le moins de problèmes possible. Pas de devoirs non-faits, réussite correcte aux examens, souvent déconcertants de facilité, jamais de note de professeur pour mauvais comportement. Une migration naturelle vers ses semblables dans la cour d'école s'était opérée. Assurément pas les *cool kids*, mais pas les plus bizarres. Ils ne laisseraient pas un souvenir impérissable de leur passage à la petite école. Tant mieux.

*

L'achat de cette maison, dans ce quartier, avait fait l'objet de bonnes discussions entre nous. On aurait pu avoir deux fois plus grand, plus neuf, en banlieue. Mais souffrir le transport chaque jour... Des années plus tard, la clairvoyance de ce choix s'avérait une évidence. Le chiffre initial avait été plus qu'intimidant. Les premières années, nous nous étions maintes fois remis en question. Maintenant, si c'était à refaire, on prendrait la même décision. Et notre retraite serait grandement adoucie par la folie immobilière dans quelques années. Un jumelé spacieux, un peu historique, craquant, rénové pièce par pièce sur des années. Notre foyer.

*

L'entourage ne cessait de dire que notre fille était faite du même bois que sa mère. Ça ne me déplaisait pas. Du

haut de ses douze ans, Catherine n'hésitait pas à s'immerger dans les conversations pour donner son point de vue, prête à le défendre. Tout semblait facile à cette enfant. Elle ne se posait pas trop de questions, ayant l'intuition d'avoir déjà la plupart des réponses. Tout en restant à sa place. La vie ne devait pas être si compliquée, si on faisait les bons choix et mettait les efforts aux bons endroits. Solide sur ses pieds, comme maman. Et papa.

Nous ne pouvions nier la génétique : le modèle petite brunnette, yeux marron, nez effilé, cheveux droits. Une minceur énergique, des bras toujours en mouvement, qui invitaient les proches à graviter dans leur cercle. Des femmes tactiles. La petite pomme, au pied du pommier, encore contente d'être près de son modèle. La mère s'assurerait que sa beauté ne soit pas un écueil pour sa fille. Elle savait se retenir dans la projection et mettre en valeur son ado.

Nathalie aimait coiffer ses cheveux simplement, aux épaules, souvent en couette pour les courses ou le sport. Elle visait un look simple de fille d'à côté. Elle l'excédait de beaucoup quant à moi. Dans ses gestes et sa démarche, son charme dynamique rayonnait. Les débuts de pattes d'oie au coin de ses yeux reflétaient un grand bonheur vécu, disait-elle. Elle aimait un style simple, mascara et rouge à lèvres, vêtements passe-partout. Prête à tout, dans un tandem jean-veston ou une variante de la petite robe noire – elle en possédait une collection –, se mettant en valeur sans effort. Ce qu'un individu projette extérieurement affecte assurément la perception des autres, plus que ce qu'il est vraiment. Certains y portent attention, d'autres moins.

« *The medium is the message* », « *Image is everything* », « *Fake it 'til you make it* ». Tant de solides maximes soutenant le concept. Nathalie, pleinement consciente, portait une attention méticuleuse à son image. Au point d'ignorer des imperfections sympathiques dans son apparence ou son discours, pour se rendre accessible.

*

L'automne de mes douze ans à moi, j'avais été morfondu par une banalité. Je pénétrais dans l'arène, terrifié. Pas parce qu'inquiet de mon coup de patin. Ni de mon lancer du poignet, qui aurait pourtant pu être plus incisif. Ou encore de ma silhouette effilée, facilement tassée par ceux que la puberté avait avantagés rapidement. Non, j'arrivais aisément à compenser avec une détermination et une énergie supérieures. L'entraîneur me félicitait souvent sur mes déplacements judicieux.

Adolescent, on peut être obsédé par un détail vestimentaire ou d'apparence. J'étais certain que j'allais faire rire de moi avec ce casque démodé. La vieille pièce d'équipement noire, ayant appartenu à mon cousin quelques années auparavant, avait traîné sur une tablette pour éventuellement passer d'une famille à l'autre jusqu'à la mienne, à mon grand désarroi. Mes protestations avaient été inutiles. On était de classe moyenne, on faisait attention, la protection restait bien adéquate.

Cinq minutes, pas plus, avant la première blague humiliante. Des bribes insignifiantes d'enfance qui forment le caractère.

« Paul ! T'as trouvé ça au marché aux puces, ce casque-là ? »

« Aimerais-tu qu'on fasse une collecte ? »

Peut-être que la définition de l'âge adulte n'est finalement que la somme de nos meurtrissures plus ou moins cicatrisées. Certaines, une belle ligne fine, à peine perceptibles. D'autres, laides et boursoufflées. Ceux qui auront du succès auront réussi à métaboliser ces saletés et à se forger un caractère résolu.

*

« Ces moments où l'on se retrouve face à soi-même, en difficulté. Un événement déclencheur, puis circonstances défavorables, fatigue accumulée, attentes étouffantes, la tempête parfaite. Parmi les issues possibles, l'effondrement, le burn-out, la fuite. Ou la résistance, la lutte. Lui et moi savions bien à quel groupe nous appartenions. Le vent se levait. »

Derrière les portes closes se jouent les tragédies quotidiennes de Paul et Nathalie, happés par le destin, moins en contrôle qu'ils ne le croyaient. Ces bribes de vie magnifiées avec finesse nous emportent, nous bouleversent, au rythme des chavirements d'un couple comme on en connaît tous.

Un roman choral tout en lucidité, porté par un staccato envoûtant, dans lequel s'esquisse l'essentiel.



Cardiologue d'expérience, **PIERRE TESSIER** a l'habitude des choses du cœur. On ne s'étonne donc pas de la perspicacité avec laquelle il parvient, dans ce premier roman, à faire écho aux sentiments enfouis en chacun de nous.

